

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ECHO

DU

## CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 1er. Juillet 1864.

No. 13.

SOMMAIRE.—Chronique.—Discours prononcé à l'Eglise Paroissiale, le jour de la St. Jean-Baptiste, par le R. P. Glackmeyer, S. J.—Notice biographique de Messire Joseph Carrière, Supérieur de Saint-Sulpice et Vicaire général de Paris, par l'Abbé Lamazon.—Les travaux des champs (suite fin).—Les merveilles de la vapeur (poésie), par O. Chaubet.—Afre, (suite et fin).

### CHRONIQUE.

Un affreux accident est arrivé, vers une heure et demie du matin, mercredi dernier, sur la ligne du Grand-Tronc. Un train *express*, composé d'un engin et de onze chars, remplis d'immigrants, venant de Québec et se rendant à Montréal, fut précipité dans la rivière Richelieu en bas du pont qui relie Belœil à St. Hilaire. On évalua à 500 personnes, tant hommes que femmes et enfants le nombre des passagers qui se trouvaient dans les waggons. Il paraît que vers une heure et quart l'on avait ouvert le pont pour laisser passer un certain nombre de barges à la remorque d'un bateau à vapeur. Avant d'ouvrir le pont, l'on eut soin de mettre le signal du danger (un fanal donnant une lumière rouge). En entendant venir les chars, le gardien du pont agita aussi sa lampe pour leur signifier d'arrêter. La règle est d'ailleurs d'arrêter à l'entrée du pont. Malgré tout cela, le train arriva à toute vapeur et plongea dans l'abîme. Le pont est à une trentaine de pieds au-dessus du niveau de l'eau profonde, à cet endroit, de dix pieds environ. Le train tomba sur une barge qui passait et de là dans la rivière. La barge coula immédiatement. L'on a retiré des débris une cinquantaine de morts et autant de blessés. Ceux-ci reçurent tous les secours possibles et furent transportés dans la soirée à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital Anglais de cette ville. Plusieurs des blessés ont succombé. Au moment où nous écrivons il est impossible de préciser l'étendue du désastre. L'ingénieur, William Barney, qui s'est échappé

en sautant à bas des chars, au moment de l'accident, a été arrêté et conduit en prison. Une terrible responsabilité pèse sur cet homme, dont la négligence a causé une si grande catastrophe.

Vendredi dernier, les Canadiens-Français chômaient, par tout le pays, leur fête nationale. La St. Jean-Baptiste n'arrive jamais sans nous apporter une joie pure et légitime. Ce jour là, nous constatons notre existence présente comme peuple, nous constatons que la conquête n'a pas changé nos cœurs, nos sentiments, nous constatons que loin d'avoir perdu du terrain, nous sommes encore et toujours forts et nombreux. Ce jour là, nous rappelons le passé, nous admirons le dévouement et les luttes héroïques de nos pères pour la conservation de cette nationalité qui nous est si chère, nous apprécions le don qu'ils nous ont fait de cet héritage d'honneur et de vertu, nous nous engageons d'une manière solennelle, à ne jamais faillir dans la voie rude du devoir, et nous formons pour l'avenir des espérances couleur de rose. Ce jour là, nous nous rallions autour des autels du vrai Dieu pour le prier de toujours étendre sur nous cette égide puissante qui nous protège, qui fait notre force, qui décourage nos ennemis, qui détourne les coups qu'on nous porte; nous arborons le vieux drapeau blanc qui nous rappelle notre origine, nos commencements, nos gloires les plus pures; nous rapprochons et unissons enfin, comme en un faisceau, tous nos biens, tous nos souvenirs, tous nos souhaits.

A Montréal, la procession se forma sur la rue Craig, vers 8 heures a. m., puis elle parcourut les rues St. Antoine, Lamontagne, St. Joseph et Notre-Dame jusqu'à l'Eglise Paroissiale où elle entra. La messe fut célébrée par M. le Chanoine Trudeau. Le Révérend Père Glackmeyer, S. J. fit le sermon de circonstance. Après la messe, la procession se forma de nouveau sur la place d'armes et se dirigea vers la

rue Ste. Catherine en passant par les rues Notre-Dame et St. Denis. En face de la bâtisse de l'Union St. Joseph l'on avait élevé une estrade, d'où le Président de la Société St. Jean Baptiste, le Maire, Messire Lenoir et F. P. Pominville, Ecuier, adressèrent la parole à une très nombreuse assemblée composée de ceux qui avaient pris part à la fête.

Le soir, deux grands concerts avaient lieu, l'un organisé par la Société St. Jean Baptiste, au profit des Dames de la Providence, et l'autre, organisé par le comité nommé pour ériger un monument aux victimes de 1837, au bénéfice de cet œuvre. Les deux concerts eurent un plein succès.

Dernièrement, le ministère Canadien, ayant subi un échec assez grave, a cru devoir se lier avec George Brown, le grand chef des *grits* du Haut-Canada. Cette coalition amènera probablement des changements constitutionnels que les habitants du Bas-Canada seraient bien de surveiller avec soin.

L'Éditeur des *Beaux-Arts* annonce, dans son numéro de Mai, qu'il va être forcé de suspendre la publication de ce journal, parceque les abonnés ne le paient pas. Nous regrettons sincèrement cette perte pour notre pays, parceque cette feuille était très utile et très intéressante.

Les journaux américains contenaient, il y a quelques jours, le récit détaillé de la prise de Petersburg, près de Richmond, par les Fédéraux. Malheureusement pour eux, cette nouvelle était fautive. Dans leurs tentatives pour prendre cette ville, les soldats du Nord ont été repoussés, avec une perte de près de 20,000 hommes, et Beauregard, qui comprend la défense des fortifications, occupe Petersburg, avec 30,000 hommes.

Le 28 mai, l'Empereur et l'Impératrice du Mexique sont arrivés à Vera-Cruz, après avoir touché à Madère et à la Martinique. Ils furent salués, en entrant dans le port, par une salve de 101 coups de canon et on leur remit les clefs de la ville. Leurs Majestés reçurent, à bord de leur vaisseau, la visite du général Almonte, du préfet Domingo Bureau et des autorités civiles et militaires de Vera-Cruz.

Le 29 mai, au matin, l'Empereur et l'Impératrice débarquèrent et se rendirent par le chemin de fer à la Soledad. Le 30, ils étaient à Orizaba.

Voici le texte de la proclamation adressée par l'Empereur Maximilien, à ses nouveaux sujets :

"Mexicains ! Vous m'avez désiré. Votre noble nation m'a choisi par une majorité spontanée pour veiller désormais sur vos destinées. Je me rends avec joie à cet appel. Si pénible qu'il m'ait été de dire adieu pour toujours à mon pays natal et à mes proches, je n'ai pas hésité

à le faire, persuadé que le Tout-Puissant m'a appelé par vous à la noble mission de consacrer toutes mes facultés et toute mon âme à un peuple qui, par des combats et des luttes désastreuses, désire sincèrement la paix et la prospérité, un peuple qui, après avoir assuré son indépendance, veut maintenant jouir des fruits de la civilisation et du vrai progrès.

" La confiance mutuelle dont nous sommes animés, vous et moi, sera couronnée d'un brillant succès, si nous restons toujours unis pour défendre vaillamment les grands principes qui seuls sont les vrais et durables fondements des Etats ; les principes d'une justice inviolable et immuable ; l'égalité devant la loi ; le sentier ouvert à tous, à toutes les carrières et à toutes les positions sociales ; la liberté personnelle complète bien entendue, assurant avec elle la protection de l'individu et de la propriété ; le développement de la richesse nationale ; les améliorations dans l'agriculture, les mines et l'industrie ; l'établissement de moyens de communication pour un commerce étendu, et enfin le développement de l'éducation dans tous ses rapports avec l'intérêt public.

" Les bénédictions du ciel, et avec elles le progrès et la liberté, ne nous manqueront certainement pas si toutes les factions, se laissant guider par un gouvernement loyal et fort, se réunissent pour arriver au but que je viens d'indiquer, et si nous persistons toujours à être animés par les sentiments religieux qui ont distingué notre belle patrie, même pendant ses périodes les plus malheureuses.

" Le drapeau civilisateur de la France, tenu si haut par son noble empereur, auquel nous devons le rétablissement de l'ordre et de la paix, représente ces mêmes principes. C'est ce que le chef de ses forces vous a dit il y a quelques mois dans un langage sincère et désintéressé, précurseur d'une ère nouvelle de bonheur. Tous les pays qui ont voulu avoir un avenir sont devenus grands et forts en suivant cette route d'unité, de loyauté et de fermeté. Dieu nous donnera la force d'atteindre le degré de prospérité que nous désirons.

" Mexicains ! L'avenir de votre patrie est entre vos mains. Pour moi je vous offre une volonté sincère, une loyauté sans bornes, et la ferme intention de respecter vos lois et de les faire respecter avec une invariable autorité. Dieu et votre confiance constituent ma force. La bannière de l'indépendance est mon symbole ; ma devise, que vous connaissez déjà : Équité et Justice. Je lui serai fidèle toute ma vie. Mon devoir est de tenir le sceptre et l'épée d'honneur avec fermeté. Ce sera l'enviable tâche de l'impératrice de consacrer au pays les nobles sentiments de la vertu chrétienne et toute la douceur d'une tendre mère.

“ Unissons-nous pour atteindre le but commun ; oublions les ombres du passé ; ensevelissons les haines des factions et une aurore de paix et de félicité méritée brillera radieusement encore sur le nouvel empire.

“ MAXIMILIEN.

“ Vera-Cruz, 28 Mai 1864.”

Les premières nouvelles apprises par Leurs Majestés, en arrivant dans leurs états, ont été des nouvelles de victoires remportées par le parti de l'intervention sur les partisans de Juárez. Ceux-ci, le jour même de l'arrivée de Maximilien, ont été battus sur tous les points. Espérons que des jours paisibles luiront bientôt sur cette belle contrée et que les mexicains deviendront heureux, forts et prospères sous un gouvernement bienfaisant, libéral, honnête et juste.

Dans l'Amérique du Sud, l'agitation suscitée par les actes de l'amiral espagnol Pinzon, qui, comme nous l'avons dit dans un numéro précédent, s'est emparé des îles Chinchas pour venger l'insulte faite à l'ambassadeur espagnol, que le gouvernement péruvien a refusé de reconnaître, augmente tous les jours. Le Chili arme en faveur de la république péruvienne. On prête aussi à la Bolivie, à la Nouvelle Grenade, à l'Équateur et à la République Argentine l'intention de prendre fait et cause pour le Pérou. Celui-ci augmente sa flotte et se prépare à une vigoureuse résistance. L'Espagne, de son côté, ne se montre nullement disposée à désavouer la conduite de son amiral.

La conférence dano-allemande n'est pas encore tombée d'accord, si ce n'est pour un prolongement de l'armistice, pendant quinze jours. Le *Mémorial Diplomatique* dit qu'il est probable que le résultat des négociations sera que le Holstein et la partie sud du Schleswig seront détachés du Danemark et unis à l'Allemagne, et le nord du Schleswig incorporé perpétuellement au Danemark.

Les journaux français annoncent la mort du poète-boulangier de Nîmes, Jean Reboul, décédé à l'âge de 70 ans.

Un nouveau conflit menace de s'élever entre l'Angleterre et la France à propos du débarquement des troupes franco-italiennes sur les côtes de la Tunisie. Le gouvernement français refuse paraît-il de céder sur ce point et veut absolument faire débarquer ses troupes : l'opposition de l'Angleterre est, dit-on, très énergique.

L'amiral français Jaurès, a occupé militairement la ville et les fortifications de Yokohama, appartenant au Japon. Cette prise de possession est pour garantir l'exécution des traités. Cet original n'a que deux navires sous ses ordres.

## DISCOURS

prononcé à l'Église Paroissiale, le jour de la St. Jean-Baptiste par le R. P. Glackmeyer, S. J.

I.

Multi in nativitate ejus gaudebunt. S. Luc, I, 14.

Cette joie dont nous parle l'évangéliste, à la naissance de Jean-Baptiste se manifeste encore sous nos yeux. Tous les peuples catholiques s'en ressentent et la font éclater au pied des autels, aussi bien que dans leurs fêtes populaires. Quelle est donc la cause de cette joie ? C'est que Jean-Baptiste est le précurseur de l'Homme-Dieu sur la terre ; les autres prophètes avaient salué de loin sa venue, ils avaient fait naître dans le cœur du peuple d'Israël l'espérance d'assister au triomphe de leur libérateur. Aujourd'hui le fait est accompli, Jean-Baptiste le montre du doigt : “ Voici, crie-t-il à ses frères, voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.” Voilà aussi ce qui inspire notre joie en ce jour. Son principe est Jésus-Christ auquel l'illustre patron que nous fêtons en ce jour prépare les voies. Digne sujet de réjouissance !

La Religion toute vivifiante va réaliser les anciennes promesses, la face du monde va être renouvelée ; aux ténèbres va succéder la lumière, au barbarisme la douce influence de la civilisation chrétienne. Si donc aujourd'hui, mes frères, nous sommes dans la joie, si notre pays jouit d'une prospérité croissante, si ses richesses et sa population se multiplient, rendons en grâces à cette religion divine, seule, elle anime et soutient les sociétés. Si vous voulez que le Canada prenne sa place parmi les grandes et honorables nations de la terre, donnez-lui cette seule base sur laquelle vous puissiez élever sa grandeur, sa prospérité, son bonheur, la Religion. Plus même un État est libre, plus il a besoin de religion pour enchaîner les passions et comprimer le désordre. Dans la religion seule, trouverez-vous la garantie durable de la paix et du bonheur pour la famille, aussi bien que pour l'État.

Les philosophes anciens eux-mêmes ont reconnu cette vérité : “ On bâtirait plutôt une ville dans les airs, a dit Platon, que de constituer une société sans religion.”

Toute société tend naturellement à la perfection, parce que toute société tend nécessairement au bonheur ; mais il ne peut y avoir ni perfection ni bonheur, sans l'ordre ; or, trois choses constituent l'ordre social.

- 1° L'union ou la fraternité parmi les citoyens ;
- 2° Les bonnes mœurs ;
- 3° L'amour des lois.

Mais sans la religion, jamais nous n'obtiendrons ces trois précieux avantages.

I. Sans la religion, point d'union.

Le trait caractéristique de la religion chrétienne est d'unir, de confondre dans une même charité, la grande famille humaine ; son nom lui-même nous l'indique : religion vient de *religare*, elle relie les individus, elle rallie les familles, tous les membres d'une société en un seul faisceau. Elle donne à tous le même Dieu comme objet de leur adoration, à tous la même foi, à tous les mêmes sacrements ; pour tous elle immole tous les jours la même victime ; aussi chez tous les peuples chrétiens, l'autel devient-il le plus puissant moyen de ralliement.

L'union suppose la charité fraternelle, le dévouement, le sacrifice au bien de ses frères ; or, mes frères, je vous

le demande, trouverez-vous ces vertus en dehors de la religion ? Ah ! je le sais, les sociétés modernes ont fait sonner bien haut le nom de *Philantropie*, et qu'a produit la philanthropie ? Rien ; et pourquoi ? parce que ce n'était qu'un mot pour déguiser l'égoïsme ; c'est qu'elle avait pris sa source loin du divin Cœur de J.-C. ; et au lieu de donner naissance à une charité véritable, elle n'a engendré qu'une sensibilité factice et mensongère, vaine parodie de la charité chrétienne. Née du dévouement de l'Homme-Dieu lui-même qui se sacrifiait pour le salut de tous, seule, la charité chrétienne a pu inspirer ces sublimes dévouements qui font encore aujourd'hui l'admiration du monde entier ; elle s'inspirait de ces paroles tombées de la bouche du divin Maître : " Je vous donne un précepte nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres ; et à ce signe on reconnaîtra que vous êtes mes disciples ; " voilà les enseignements de notre religion, enseignements divins qui ont donné à la charité cette force, cette expansion, qui l'a fait voler partout où il y avait quelque misère à soulager. Vertu toute céleste qui a formé le cœur de nos apôtres, de nos missionnaires, de nos sœurs de charité, c'est elle qui a fait disparaître les limites des nations, et n'a fait de tous les chrétiens du monde, qu'une seule et même famille. Hors de là, mes frères, vous ne trouverez que de l'égoïsme, ce monstre qui ronge les sociétés, désunit la famille, isole l'homme de ses semblables et de son Dieu ; l'égoïsme, principe qui abaisse, qui détruit, qui n'enfante jamais que le désordre universel. L'homme par l'égoïsme se cache, pour ainsi dire, en lui-même, pour se donner tout entier à lui-même ; par l'égoïsme il se fait centre pour attirer tout à lui. C'est en vain que vous ferez résonner à ses oreilles les noms sacrés de peuple, de patrie, de religion, de Dieu même ; son centre est lui-même, tout ce qui est en dehors de lui, ne lui inspire qu'indifférence ou haine. En vain lui parlerez-vous du bien commun, des intérêts de la communauté, du bien de la nation, encore une fois, il ne voit que lui-même, il ne travaille que pour lui-même, et si quelquefois il s'élève à la hauteur d'un sacrifice, ce ne sera que pour pousser ses intérêts propres, élever sa position ou agrandir sa fortune. Ne cherchez point l'amour de la patrie dans le cœur égoïste, elle n'y a pas plus de place qu'aucune autre vertu.

Oui, mes frères, ôtez la religion, vous enlèverez en même temps la charité chrétienne, et vous ne laisserez à sa place que l'égoïsme ; l'égoïsme dans tous les rangs, dans toutes les positions. L'ouvrier ne travaillera que pour jouir ; dans la famille, au lieu de cette union qui fait son bonheur, vous trouverez deux amours ; un père qui ne sait pas compatir, une mère qui ne sait pas se dévouer. L'homme d'Etat, au lieu de se servir de la puissance dont il est investi pour faire régner dans les peuples, la justice et l'amour, ne s'en servira que pour satisfaire ses vœux ambitieuses.

Qu'opposerez-vous donc à ce monstre fatal ? Comment ferons-nous disparaître ce fléau des sociétés ? Ah ! mes frères, je ne vois rien ; nulle force assez grande, nul motif assez puissant ; je regarde autour de moi, et je ne trouve rien dans les limites des forces naturelles qui puisse vaincre cet obstacle ; vous seul, ô mon Jésus couvert de sang et de poussière, le front couronné d'épines, les pieds et les mains cloués à la croix, vous pouviez offrir à l'homme un amour assez puissant pour vaincre l'égoïsme dans le cœur dont il s'est emparé.

Oui, mes frères, voilà l'arme dont se sert la religion tous les jours pour implanter le dévouement dans le cœur du chrétien ; le christianisme est essentiellement anti-égoïste ; il pose à la base de ses doctrines cette maxime de N. S. J. C. jusque là ignorée : "*abnega teipsum, renoncez à vous-même.*" Seule, la Religion fait sortir l'homme pour ainsi dire, hors de lui-même. " Ce n'est pas lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. " Or, qui dit Jésus-Christ, dit l'amour, le dévouement, le sacrifice ; amour pour tous ses semblables, dévouement à la cause publique, sacrifices pour procurer le bien de ses frères ; voilà ce que fait la Religion pour l'union des sociétés, et ce qu'elle seule peut faire.

## II.

Je dis en second lieu que sans Religion il ne peut y avoir de bonnes mœurs. C'est une vérité qui a été comprise par tous les hommes sensés, qui avaient à cœur le bien des peuples, que les bonnes mœurs sont la première condition de prospérité, de force et de civilisation véritable pour les nations.

Les bonnes mœurs supposent la vertu ; et qu'est-ce que la vertu ? N'est-ce pas l'effort d'un cœur noble sur lui-même ? n'est-ce pas une victoire remportée sur ses passions mauvaises ? La vertu, c'est ce combat invisible qui se livre dans l'intérieur de l'âme, qui la fait triompher de ses inclinations perverses, qui lui fait repousser le mal pour embrasser le bien. Ah ! vous le savez, M. F., pour combattre il faut du courage, et pour combattre toujours, depuis le moment où les premières lueurs de la raison apparaissent dans l'âme, jusqu'à son dernier soupir, il faut un courage plus qu'humain. Et qui donc donnera à l'homme cette force, ce courage surhumains ? Ah ! la réponse se trouve au fond de tout cœur vraiment chrétien ; c'est le désir de la gloire, c'est la crainte du châtement, l'espoir de la récompense, l'espérance de goûter un jour un bonheur qui ne finira jamais. Or, trouverez-vous en dehors de la religion des espérances et des craintes capables d'inspirer ces grands sacrifices, qui accompagnent toujours la vertu ? Non, impossible.

" Je ne crois pas, a dit un philosophe du dernier siècle, qu'on puisse être vertueux sans religion. "

Pour venir à l'appui de cette vérité je n'aurais qu'à mettre sous vos yeux, le triste tableau des sociétés, d'où la religion s'est retirée ; l'histoire est là avec ses pages toutes sanglantes, dégoûtantes de débauche, d'ivresse et de crimes de tous genres.

On les a vu s'élever ces sociétés, fraîches, pleines de vigueur, portant sur leur front, comme l'enfant, l'aurole de sainteté que la religion avait implantée dans leur cœur.

Mais bientôt, emportées par leurs passions mauvaises, elles ont oublié la main qui les avait bénies, elles ont cherché le bonheur dans des jouissances que la religion leur interdisait. Dès ce moment, on les a vu s'affaiblir, tomber sur elles-mêmes et mourir. Et pourquoi donc, M. F. ? c'est qu'il n'y a rien ici-bas qui puisse commander toujours la vertu. Non, elle n'est pas de cette terre ; les seules forces naturelles ne la produiront jamais ; sortie du cœur de Dieu, elle a besoin du secours de sa grâce pour passer dans le nôtre.

Mais vous me direz, le monde n'a-t-il pas aussi ses récompenses ? n'a-t-il pas ses monuments pour ses héros, ses statues pour ses grands hommes ; l'histoire

n'est-elle pas là pour porter leurs noms jusqu'aux dernières générations ? Mais, ces récompenses atteignent-elles le cœur de l'homme, vont-elles porter le bonheur jusque dans le fond de son âme ? lui promettent-elles un bonheur que rien ne saurait lui enlever ? Et, M. F., vous le savez aussi bien que moi, les récompenses terrestres ne sont-elles pas, le plus souvent, pour l'intrigue, pour la passion ? Le monde a aussi ses craintes, il a ses lois pénales, il a ses prisons ; il peut punir le crime, mais à la religion seule il appartient de le prévenir. Multipliez vos lois, agrandissez vos prisons, vous ne ferez jamais un innocent, jamais vous ne ferez couler les larmes du vrai repentir ; *quid leges sine moribus...* *vane proficiunt* ; seule, encore une fois, la religion pénètre jusqu'au plus intime de l'homme, lui fait détester le crime, et lui en interdit même la pensée, le désir.

“ Tu ne convoiteras pas le bien de ton prochain.”

Si telle est la puissance de la religion pour faire fleurir les bonnes mœurs au sein des sociétés, vous seriez peut-être tentés de me demander pourquoi chez nous qui l'avons reçue de nos vertueux ancêtres ; pourquoi, ici où elle déploie ce zèle, cette charité qui fait l'honneur de notre clergé, pourquoi les passions mauvaises ont encore tant d'empire ? la réponse est courte et facile, nous avons la religion au milieu de nous, mais nous en négligeons la pratique. (Exhortation pratique.)

### III.

Si les sociétés ont besoin de la vertu pour être heureuses, pour être fermes et stables elles ont besoin de lois. Une loi aimée est facilement observée. Et ici encore, M. F., il faudra avoir recours à la religion. C'est elle en effet qui crie aux consciences : “ obéissez à l'autorité,” avec St. Paul elle dit à tous les chrétiens : “ obéissez à vos maîtres comme vous obéiriez à J.-C. lui-même.” Le divin Maître enseignait la même doctrine à ses disciples : “ les Scribes sont assis dans la chaire de Moïse, faites ce qu'ils vous prescrivent, sans toutefois imiter leurs mœurs ; ” voilà les enseignements de notre religion ; enlevez les, et les lois ne deviennent que des règles de convenance, auxquelles le citoyen se soumettra selon ses caprices. À la religion seule il appartient de faire révéler les lois en les proposant comme règles de conscience qui lient devant Dieu, ainsi que devant les hommes. Dépouillez-les de ce caractère et elles perdent aussitôt leur empire. Aussi voit-on que les législateurs, les Lycurgue et les Numa, pour rendre leurs lois inviolables leur donnaient la divinité pour auteur.

(Ici le R. P. fit ressortir l'insuffisance des lois, et termina en exhortant ses concitoyens à chérir et surtout à pratiquer la religion que Dieu leur avait donnée ; par là ils se rendraient heureux en ce monde et dans l'autre.)

### Notice biographique de M. Joseph Carrière Supérieur de St. Sulpice et Vicaire- Général de Paris. (1)

S'il faut chercher dans le mérite d'un homme la mesure des regrets que doit inspirer sa perte, peu d'hommes ont droit, au même degré que le vénérable et savant M. Carrière, aux regrets du clergé et des amis

de la science ecclésiastique. Le clergé perd en lui une de ses gloires les plus pures, un de ses modèles les plus achevés ; nous ne surprendrons personne en ajoutant que la science théologique perd en même temps un de ses plus illustres organes.

Et cependant ceux qui ont eu le bonheur de voir de près M. Carrière savent qu'il y avait en lui quelque chose de supérieur encore à sa vaste érudition et à sa profonde intelligence ; c'était une modestie, une simplicité, une abnégation que nous appelions antique, si dans l'Église de Jésus-Christ de telles vertus ne devaient être toujours anciennes et toujours nouvelles. Au nom de tant de prêtres formés à l'école de M. Carrière et disséminés aujourd'hui, en France, dans le monde entier, rendons un filial hommage à sa mémoire, qui sera bénie comme la mémoire du juste et brillera d'un saint éclat comme celle des docteurs.

Né le 19 février 1795 dans une petite localité du diocèse de Rodez, M. Joseph Carrière fit ses premières études au collège de Saint-Afrrique. Après un séjour de trois années à Amiens, où il s'appliqua à remplir la mission de professeur dans un établissement d'instruction secondaire et à se perfectionner dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, il entra, le 19 août 1812, au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris, pour y faire ses études théologiques. Il y avait à peine un an que M. Emery, dont il devait un jour occuper la position, venait de mourir, laissant des exemples d'une élévation de caractère, d'une fermeté héroïque, d'une sagacité et d'un zèle militant qui en font sans contredit une des grandes et belles figures de l'histoire de l'Église. A une pareille source de traditions sacerdotales, un séminariste avide, comme M. Carrière, d'avancer rapidement dans le chemin de la science et de la vertu, devait nécessairement puiser un amour infatigable du travail et une religieuse fidélité à la règle du séminaire. Signalons seulement deux faits qui laissent déjà entrevoir sa rare aptitude pour les sciences sacrées et son inébranlable dévouement à la discipline de l'Église.

Le célèbre théologien romain, Muzzarelli, avait été proscrit de Rome au moment où l'on venait d'en arracher le pape Pie VII, dont il était un des plus fidèles conseillers. Arrivé à Paris, Muzzarelli s'enferma dans un appartement de la rue Saint-Jacques, pour consacrer à ses ouvrages religieux jusqu'au dernier souffle de son existence. Frappé de la netteté et de la pénétration de M. Carrière, il s'attacha à lui et l'associa à ses travaux. On comprend de quelle utilité furent pour le jeune séminariste ces rapports trop tôt interrompus par la mort de l'éminent théologien. M. Carrière lui prodigua, sur son lit de douleur, le plus tendre dévouement, et, les larmes aux yeux, l'accompagna de sa demeure mortelle jusqu'au cimetière de Vaugirard.

Lorsque le moment de lui conférer les saints ordres fut arrivé, il ne voulut en recevoir aucun des mains du cardinal Maury dont il jugeait la position dans le diocèse de Paris fort peu régulière, avant même la publication des brefs de Pie VII qui prescrivaient au cardinal de cesser tout acte d'administration. Il avait terminé son cours de théologie avant d'avoir atteint l'âge requis pour la prêtrise. Le Souverain Pontife, voulant donner un témoignage d'estime à la compagnie de Saint-Sulpice, dont pas un membre n'avait prêté serment à la constitution civile du clergé, signa de sa

(1) Extrait du *Journal des Villes et Campagnes*.

propre main le bref qui accordait la dispense d'âge. M. Carrière fut ordonné prêtre le 20 octobre 1817.

Les admirables qualités sacerdotales qu'avaient déployées pendant la terreur et l'empire M. Emery et les autres prêtres de la compagnie de Saint-Sulpice, les heureuses dispositions de M. Carrière pour l'étude et l'enseignement de la théologie, ses préférences pour une vie à la fois retirée et active sous l'empire d'une règle commune, lui avaient inspiré de bonne heure le désir de s'adjoindre à une société de prêtres qui, tout en conservant avec un saint respect les traditions de simplicité et de désintéressement que leur avait léguées M. Olier, venaient de rendre de si éclatants services, par leur science et leur fermeté, à la cause de l'Église et du Saint-Siège. Avant d'achever son cours de théologie, il soumit ce pieux désir à M. Duclaux, placé à la tête de Saint-Sulpice depuis la mort de M. Emery.

Le Séminaire de Paris était alors trop restreint pour contenir tous les élèves de théologie qui s'y rendaient des différentes parties du monde. On fut obligé d'établir dans le Séminaire d'Issy, spécialement affecté à l'enseignement de la philosophie et des sciences naturelles et mathématiques, un cours supplémentaire de théologie. M. Duclaux, qui avait admis M. Carrière dans la compagnie, le chargea de professer ce cours, quoiqu'il ne fut encore que diacre. Le jeune professeur se borna à prêcher par ses exemples les vertus sacerdotales à des Séminaristes dont il était l'égal par l'âge ; mais sur la chaire de théologie, il révéla dès le premier jour l'habileté et l'autorité d'un vieux maître. Nous avons entendu dire à un de nos plus doctes évêques, qui put alors apprécier les leçons théologiques d'Issy, qu'il n'a jamais connu depuis cette époque un professeur qui joignit à une exposition plus claire des principes une logique plus serrée, une méthode plus simple, des décisions plus sages et plus incontestées. Toutes choses égales d'ailleurs, un vieux maître éprouve moins de difficultés qu'un jeune professeur à occuper une chaire de Séminaire, parce que en face d'un professeur qui débute et qu'on a peut-être vu sur les mêmes bancs que soi, les élèves qui se passionnent pour la discussion ne se font nul scrupule de contredire ses jugements, de lui livrer bataille sur le terrain de la scolastique, d'épuiser toutes les ressources de l'argumentation, quelquefois même de l'opiniâtreté et du sophisme, pour le pousser jusque dans ses derniers retranchements.

De pareils assauts ne sont pas toujours faciles à soutenir, et les plus doctes professeurs s'estiment fort heureux quand ils quittent l'arène sans avoir fait un faux pas, essuyé une blessure, laissant les adversaires bien convaincus de l'insuccès de leurs attaques.

C'est dans ces luttes de l'intelligence que M. Carrière révéla au début de son enseignement une écrasante supériorité. D'un côté, il était d'une telle précision d'esprit, de l'autre, il savait si bien circonscrire et approfondir les questions, que la solution des plus graves difficultés ne lui causait jamais le moindre embarras. Une objection lui était à peine proposée, qu'au moyen d'une distinction lucide, d'un raisonnement péremptoire, il l'avait résolue, enlevant à son interlocuteur tout moyen de continuer sérieusement la discussion. Les sophismes les plus habilement présentés, les contradictions en apparence les plus formidables étaient pour lui des jeux d'enfant ; tous les échafaudages de la

plus subtile casuistique étaient aussitôt renversés que construits. Avec une admirable sûreté de coup d'œil, une force non moins admirable de raison, il frappait des coups si décisifs, que ses adversaires n'avaient plus qu'à quitter le champ de la discussion, vaincus par l'évidence et un peu confondus aussi d'une telle puissance de dialectique.

M. Carrière n'excellait pas moins dans l'exposition d'une thèse controversée. Avant de formuler et de motiver son sentiment, il plaçait sous les yeux de ses auditeurs les différentes opinions des théologiens anciens et modernes avec une clarté, une fidélité telle, qu'on l'aurait souvent pris pour un zélé disciple du maître dont il exposait simplement la doctrine. Mais en homme supérieur, qui n'a pas besoin de diminuer l'autorité des autres pour établir et faire accepter la sienne, ce n'est qu'après avoir loyalement condensé en un faisceau lumineux les raisons produites à l'appui d'une opinion contraire à sa thèse, qu'il soumettait à un impartial examen la valeur des systèmes et des jugements théologiques, renversait les uns, respectait les autres sans les partager, pour élever enfin sur les ruines des uns et à côté des lignes plus ou moins harmonieuses des autres, son propre édifice, qui était quelquefois un chef-d'œuvre de logique et de science, toujours un modèle de sagesse et de raison. Notons cependant que M. Carrière formule quelquefois son opinion pratique avec beaucoup de réserve, peut-être même avec un peu trop de timidité. On sait qu'alors il écoutait l'extrême modestie du prêtre plus que la science éprouvée du théologien.

Il n'est pas rare de rencontrer des professeurs qui, après avoir établi une thèse, repoussent avec une logique toujours victorieuse les attaques dirigées contre elle. On en voit d'autres qui déploient une méthode vraiment riche de précision, d'intérêt et de charme dans l'exposition d'une vérité et d'une doctrine. Mais tel qui brille par la vigueur d'argumentation ne possède pas au même degré le talent d'exposition ; tel, au contraire, qui expose un fait ou un système avec une incontestable supériorité, ne révèle plus la même supériorité dans la discussion et la défense de l'opinion qu'il embrasse. Ce qui est rare, infiniment rare, c'est de briller également par ces deux qualités. Or, il ne faut pas s'être longtemps trouvé en face de la chaire de M. Carrière, pour constater qu'il les possédait toutes deux à un degré éminent.

Aussi le jeune professeur du Séminaire d'Issy fut appelé, en 1818, au Séminaire de Paris pour y professer le cours ordinaire de théologie morale. Ses qualités furent appréciées à leur juste valeur, et elles le désignèrent bientôt à l'attention de ses supérieurs pour une chaire plus importante.

Ceux qui ont fait leurs études au Séminaire Saint-Sulpice savent qu'il existe dans l'enseignement de cette maison deux cours bien distincts : un cours ordinaire d'études ecclésiastiques pour les élèves qui, désirant seulement passer au Séminaire le nombre d'années fixé par le règlement, entrent dans le saint ministère après avoir été ordonnés prêtres ; un cours supérieur de théologie dogmatique et morale, accompagné de l'étude du droit canon et de la langue hébraïque, appelé le grand cours, à l'usage des élèves qui restent deux années de plus sur les bancs, soit parce qu'on les destine à l'enseignement dans les Séminaires de leurs diocèses respectifs, soit parce qu'ils désirent se fortifier dans les différentes

branches de la science ecclésiastique. M. Carrière ne tarda pas à être chargé, dans le grand cours, de l'enseignement de la théologie morale, à la grande satisfaction des élèves et au grand avantage de la science sacrée; il n'eut, en effet, qu'à livrer plus tard à l'impression les leçons qu'il donna pendant huit ou dix ans aux élèves du grand cours; pour agrandir le domaine théologique et l'enrichir des *Traité du Mariage, de la Justice et des Contrats*, trois magnifiques monuments de science et d'érudition, qui ont déjà placé leur auteur dans cette illustre série de théologiens de premier ordre dont peut à juste titre se glorifier l'Église.

L'enseignement théologique de M. Carrière, s'inspirait surtout d'un intelligent respect des traditions et d'un inaltérable dévouement à l'Église romaine. L'esprit de nouveauté en matière de doctrine n'a pas rencontré un plus ferme adversaire. Lorsqu'un prêtre, brillant de génie, mais rebelle à la discipline, M. de Lamennais, émut la France par ses opinions hardies sur le caractère de l'autorité religieuse et politique, malgré les partisans enthousiastes que lui suscitaient ses ardentes controverses et sa plume passionnée, M. Carrière, dont l'œil pénétrant entrevoyait déjà les fatales conséquences auxquelles pouvaient aboutir des systèmes dont le moindre défaut était de renverser toutes les bases de la polémique chrétienne, fut le premier à combattre les idées de M. de Lamennais. Les défiances du savant professeur de Saint-Sulpice, ses critiques, ses alarmes, excitèrent bien des froissements au sein d'une portion du clergé; mais, sacrifiant à ses convictions une popularité éphémère, il persista dans ses oppositions que justifiait alors une rare intelligence des choses, et que devaient justifier dans la suite d'effrayants écarts; l'homme de génie, en effet, qui s'était jeté dans l'arène en protestant d'abord avec colère contre les règles gallicanes, depuis longtemps vieillies, de 1682, prouvait à quelles extrémités aboutit un esprit orgueilleux et indiscipliné, en tombant enfin dans l'abîme de l'apostasie.

Ceux qui ont étudié avec soin les annales ecclésiastiques de la première moitié de ce siècle n'ignorent pas que M. Carrière apporta autant de zèle que de savoir à la défense des droits et prérogatives du Saint-Siège toutes les fois qu'ils étaient menacés ou atteints.

Nous nous bornerons à rappeler son intervention dans les questions relatives aux conséquences pratiques du concordat et dans celle des dispenses, où il craignait que les évêques français ne s'attribuassent trop facilement des pouvoirs extraordinaires. Il ne dissimula jamais sa façon de penser sur les articles organiques ajoutés par le gouvernement du premier consul au concordat sans le concours du Saint-Siège. En cela, il ne faisait que suivre les traditions de Saint-Sulpice, et en particulier les exemples de M. Emery, qui, dans les mémorables débats de la constitution civile du clergé au commencement de la grande révolution; dans la grave affaire des articles organiques au commencement de l'empire; dans l'affaire plus grave encore de l'institution canonique des évêques en 1809 et de la juridiction capitulaire en 1810, c'est-à-dire depuis son entrée à Saint-Sulpice jusqu'à ses derniers moments, dans les circonstances les plus délicates et les plus critiques, fut le plus infatigable et le plus courageux défenseur des droits du Saint-Siège. Aussi ne sera-t-il pas tout à fait inopportun de rappeler que sous le gouvernement de la Restauration, notoirement dévoué aux idées galli-

canes, la Compagnie de Saint-Sulpice, où M. Carrière jouait déjà un rôle si remarqué comme professeur, devint suspecte à ce gouvernement, parce que ne partageant point des théories qui attribuaient à l'État des droits extrêmes sur l'Église, elle faisait à l'autorité du Saint-Siège une part plus conforme à la vérité des principes qu'aux traditions des parlements.

Sans doute, sur une ou deux questions théologiques, les opinions de M. Carrière soulevèrent à Rome quelques contradictions. Il ne les avait adoptées que parce qu'elles avaient été jusqu'alors admises et enseignées par la plupart des théologiens français, et qu'il les regardait comme parfaitement libres dans les écoles catholiques. Aussi, dès qu'il eut connaissance des désirs du Souverain Pontife, il s'empressa de les modifier, et les prochaines éditions de ses ouvrages donnaient à Rome la plus complète satisfaction. Mais c'est précisément de la sorte qu'il prouvait combien inaltérable et sincère avait toujours été son dévouement au Saint-Siège; car nous croyons plus facilement au dévouement qui se traduit par la promptitude du sacrifice et la plénitude de l'abnégation personnelle, qu'à celui qui n'a d'autre mérite que d'être extrêmement bruyant et intolérant. Le Souverain Pontife aurait conseillé à l'éminent théologien de Saint-Sulpice de retirer tous ses ouvrages de la circulation, que ces conseils auraient été suivis avec la même fidélité et la même candeur. Nous souhaitons à l'Église de compter dans son sein un grand nombre d'enfants qui possèdent au même degré la science et l'abnégation. Ce vœu ne paraîtra point trop déplacé à un moment où nous voyons un célèbre théologien de Rome, comblé des plus paternelles bontés de Pie IX, mêler sa voix, dans le parlement de Turin, à celle des plus implacables ennemis du Saint-Siège, pour reprocher au gouvernement piémontais de ne pas arracher assez vite au vicaire de Jésus-Christ son dernier lambeau de souveraineté.

M. Carrière avait à peine trente-trois ans, et l'on peut dire qu'il avait déjà mis le sceau à sa mission de professeur et de théologien. Désormais il va être appelé à consacrer son dévouement et son intelligence des affaires à l'administration et à la direction de la Compagnie dont il fait partie.

En 1829, M. Garnier, supérieur de Saint-Sulpice, le chargea de visiter les séminaires de Montréal et de Baltimore, deux précieux établissements fondés par la compagnie dans le Nouveau-Monde, et qui ont heureusement concouru, l'un à maintenir dans toute sa force la foi catholique au Canada, l'autre à la développer dans de notables proportions aux États-Unis. Et cependant, quoique hérétiques, les gouvernements anglais et américain n'ont cessé de témoigner leur sympathie à ces importants établissements, tant ceux qui les dirigent sont animés de l'esprit de conciliation et du désir de faire l'œuvre de Dieu. M. Carrière remplit si bien la mission qui lui était confiée, que l'auteur de la vie de M. Emery, malgré la réserve absolue qu'il s'était imposée à l'égard de ses confrères vivants, est forcé d'avouer dans une notice sur le séminaire de Baltimore, que la Providence seconda visiblement le prêtre envoyé de Paris pour imprimer un nouvel essor aux services de ces maisons du Nouveau-Monde rendaient déjà à l'Église.

On allait célébrer le premier concile de Baltimore lorsque M. Carrière arriva aux États-Unis. Les évê-

ques de cette contrée le prièrent d'y assister en qualité de théologien. Ils ne furent point surpris de la profondeur de son intelligence et de l'étendue de son savoir qui n'étaient un secret pour personne ; mais tous se montrèrent fort édifés et touchés d'une modeste et d'une simplicité qu'on aurait cru inhérentes à sa nature même, si de telles qualités, quand elles ne se démentent jamais, ne dénotaient surtout une merveilleuse fidélité à la grâce de Dieu et un puissant empire sur soi.

A son retour en France, M. Carrière trouva M. Garnier luttant contre les infirmités de la vieillesse et dans l'impossibilité de faire face à tous les travaux de supérieur du Séminaire et de la Compagnie. De concert avec M. Carbon, dont la perte récente a été un véritable deuil pour tous ceux qui avaient éprouvé son inépuisable bonté et vénéré ses vertus patriarcales, il se chargea de la part de direction morale et administrative à laquelle ne pouvait plus suffire M. Garnier ; il ne recula pas devant la responsabilité et les fatigues qu'entraîne la visite périodique des nombreux séminaires de France dirigés par la société de St-Sulpice, donna volontiers aux détails administratifs et à l'affermissement des études et de l'esprit ecclésiastique un temps qu'il était autrefois si heureux de consacrer à ses études théologiques.

Il déploya le même dévouement et la même activité sous l'administration de M. de Courson, qui venait de remplacer M. Garnier, ne se doutant pas qu'il allait être lui-même dans quelques années investi de la lourde charge de supérieur général. Dieu, en effet, venait d'appeler à lui M. de Courson dans toute la force de l'âge, et à un moment où la révolution de février 1848 avait fait à la France, et à Paris en particulier, une situation des plus délicates. La douleur que cette disparition prématurée causa à M. Carrière fut inexprimable. Ce prêtre, dont les hautes spéculations de la science ecclésiastique semblaient devoir absorber toutes les facultés, prouva par ses touchants regrets qu'il joignait à un grand esprit le cœur le plus tendre et le plus filial. Ceux qui, en 1850, se trouvaient sur les bancs du Séminaire Saint-Sulpice, n'oublieront jamais avec quelle indicible émotion, contenue par le sentiment du devoir, il leur annonça à l'exercice commun de la lecture spirituelle, la pénible épreuve que lui envoyait la Providence, en lui imposant la charge de supérieur, en remplacement du regrettable M. de Courson.

Personne pourtant n'était plus apte à occuper un poste dont il était depuis près de vingt ans une des sentinelles avancées. Il avait déjà acquis toutes les qualités d'un supérieur expérimenté et prudent. Fermeté de caractère tempérée par une intelligente douceur, respect religieux du règlement, même dévouement aux intérêts de la piété et des fortes études ecclésiastiques, fidélité aux traditions du séminaire, une rare mesure dans l'exercice de l'autorité, tels sont les principaux traits qui distinguent M. Carrière, supérieur du séminaire Saint-Sulpice.

Faisons ressortir encore une qualité, moins connue peut-être, et qui l'honore également. Ceux qui ne l'ont pas vu de très-près s'imaginent sans doute qu'il ne se préoccupait que des grands intérêts de sa charge, et qu'il apportait dans tous ses rapports une raison froide, une simplicité austère plus propre à inspirer la vénération que la confiance. C'est une erreur. Les élèves dont il avait pris la direction spirituelle savent

avec quelle sollicitude, quelle attention il abordait les plus petits détails qui pouvaient les rendre plus vertueux et plus heureux ; on aurait dit qu'il avait oublié ses immenses occupations pour concentrer tous ses soucis sur celui qui lui avait confié sa conscience. Il était aussi empressé à consoler un jeune séminariste qui lui communiquait une peine, qu'à donner son sentiment à un évêque qui le consultait sur une grave affaire.

Il se dévouait avec la même activité aux intérêts de la compagnie de Saint-Sulpice. Depuis son élévation à la dignité de supérieur-général, il n'ajourna jamais une seule des visites des différents séminaires de la compagnie prescrites par les règles. Il aurait cru ne pas bien correspondre à la voix de Dieu qui l'avait appelé dans le sein de cette modeste et savante société, s'il avait accepté des fonctions ou des dignités qui lui paraissaient peu compatibles avec sa vocation. C'est ainsi que lorsque Mgr. de Quélen, désireux de réorganiser la Sorbonne, lui communiqua ses plans et la part qu'il lui réservait, M. Carrière refusa des offres faites dans les termes les plus flatteurs. C'est ainsi qu'il repoussa plus tard, avec la même inflexibilité et pour les mêmes motifs, la dignité épiscopale. Un Ministre des Cultes qui lui avait livré en personne un vigoureux assaut, en expliquait ainsi l'insuccès : " Je viens de découvrir un homme plus inébranlable qu'un roc."

M. Carrière aurait sans doute rendu de grands services à l'Eglise dans l'épiscopat, mais nous ne craignons pas d'affirmer qu'il lui en a rendu de plus grands encore en dehors de l'épiscopat en usant seulement de l'influence de son talent et de sa position pour commander partout une inviolable fidélité à l'autorité hiérarchique, maintenir le respect des évêques et de leurs attributions et prérogatives comme une des conditions les plus indispensables de paix et de vitalité pour l'Eglise. Le drapeau de la nouveauté arboré par l'abbé de Lamennais lui avait inspiré les appréhensions que cause à un homme qui voit bien et loin le signe avant-coureur d'une tempête et d'un désastre. Il ne regretta pas moins vivement plus tard des controverses bruyantes, des polémiques inconsidérées sur les traditions les plus respectables et les matières doctrinales les plus graves, soutenues par des hommes plus zélés que prudents, qui n'avaient aucune mission pour parler au nom de l'Eglise et s'interposaient avec éclat, tantôt entre le Pape et les évêques, tantôt entre les évêques et les prêtres. Il craignait que l'autorité hiérarchique ne fut ébranlée, amoindrie par des débats qui transportaient dans la sphère sacrée de la constitution de l'Eglise les mêmes passions que sur le terrain mouvant des intérêts politiques et humains. Or, aux yeux de M. Carrière, toute atteinte à la moindre des prérogatives du Souverain-Pontife, et à l'autorité épiscopale dans la personne de prélats en communion évidente avec Rome, était une atteinte à l'autorité même de l'Eglise. Il n'a jamais compris la raison d'être de ces oppositions que l'on s'est plu à faire surgir entre les droits des pasteurs des diocèses et les droits du pasteur de l'Eglise universelle, et il lui était d'autant plus permis de regretter ces malentendus, de déplorer ces luttes auxquelles, grâce à sa fermeté, aucun des siens ne prit jamais part, qu'il n'y a pas eu de prêtre plus tendrement fidèle, plus inébranlablement et entièrement dévoué au Saint-Siège.

Nous avons rappelé comment, sur un simple désir du Souverain-Pontife, il retrancha aussitôt de ses ouvrages une ou deux opinions jusqu'alors enseignées par la plupart des théologiens français. Nous pourrions rappeler encore avec quel filial empressement, sur un nouveau désir du Saint-Père, il s'appliqua à faire introduire la liturgie romaine dans tous les séminaires de la compagnie de Saint-Sulpice, entreprit deux fois le voyage de Rome pour obtenir l'approbation de cette docte et pieuse corporation.

En 1860, au retour d'un voyage en Orient, nous nous arrêtâmes à Rome, juste au moment où le vénérable Supérieur de Saint-Sulpice venait d'y faire sa première apparition. Il était facile de constater qu'il avait laissé partout les impressions les plus heureuses. On n'avait pas été peu touché pour ne pas dire surpris, de voir un personnage aussi remarquable par la portée de son intelligence et le mérite de ses travaux, conserver invariablement l'attitude du plus modeste des fidèles, et tempérer ou plutôt relever la gloire du théologien par l'humilité accomplie du prêtre. Plus d'un prélat dut penser ce que disait tout haut son premier maître, Muzzarelli, cet autre célèbre théologien de Rome, après quelques mois d'exil à Paris : "Le clergé de France en général et de Paris en particulier n'a qu'un défaut, celui de n'être pas bien connu à Rome. Si les romains l'avaient vu de près comme Sa Sainteté Pie VII en son indigne théologien Muzzarelli, au lieu de le traiter quelquefois un peu cavalièrement, ils le vénéreraient comme l'un des plus glorieux ornements de l'Eglise et l'aimeraient comme le plus fidèle soutien de la chaire de Pierre."

Cependant, quoique M. Carrière appartint tout entier à la société des prêtres à laquelle il s'était consacré si jeune, il ne cessa de témoigner dans toutes les occasions et à tout le monde le dévouement le plus actif, toutes les fois qu'il le jugeait compatible avec sa vocation et utile au bien de l'Eglise.

Il ne se bornait pas à donner son avis motivé aux grands dignitaires de l'Eglise qui recouraient à ses lumières et à son expérience; il n'y a pas de modeste prêtre de campagne qui lui ait écrit dans le même but sans recevoir immédiatement une sage solution toujours accompagnée d'une parole affectueuse et encourageante.

Il assista avec le titre de théologien aux conciles provinciaux de Paris et de Rennes et s'y fit remarquer par ses deux qualités caractéristiques, une science immense et une modestie inaltérable. Après avoir édifié les commissions chargées de la discussion et de la rédaction des décrets par la force de sa logique et la netteté de ses décisions, il les édifiait encore davantage par une simplicité et une piété naïve qu'aurait ambitionnées les plus fervent religieux.

Lorsqu'il faisait à Saint-Sulpice son cours si approfondi de théologie morale sur la justice et les contrats, il n'hésita pas, dans l'intérêt de l'enseignement théologique, à se mettre en communication avec les meilleurs juriscosultes de l'époque. Ils ne parlaient de M. Carrière qu'avec la plus respectueuse sympathie pour sa personne et une véritable admiration pour son talent et ses connaissances de juriste. Plusieurs même voulurent conserver avec lui des rapports d'ami. Citons, parmi ceux qui lui furent le plus attachés, Delvincourt, le célèbre doyen de la faculté de droit de Paris, et Toullier surnommé avec raison le Pothier moderne.

Nous avons entendu nous-même, au mois de septembre 1848, un autre savant professeur de la faculté de droit de Paris, M. Demante, dire un jour en riant à quelques-uns de ses collègues de l'assemblée constituante pour mieux leur faire apprécier l'étonnant mérite du professeur de Saint-Sulpice : "Je crois bien que si M. Crémieux avait lu, comme moi, le grand cours de la Justice et des Contrats de l'abbé Carrière, il regretterait aujourd'hui de ne pas lui avoir proposé un siège de président de chambre à la Cour de Cassation."

Lorsque Mgr. Sibour établit la conférence du cas moral pour discuter et résoudre quatre fois l'année, en présence du clergé de Paris, les questions les plus pratiques et les plus délicates, il nomma M. Carrière modérateur, chargé de diriger les débats et, après avoir résumé les différents sentiments produits dans la discussion, de proposer le sien à l'assemblée. On se souvient comment un jour, sur la grave question de l'attitude politique que doit suivre le clergé, le modérateur du cas moral, avec deux ou trois Syllogismes, un peu trop inflexibles peut-être, disséqua et renversa l'opinion opposée à la sienne que le P. Lacordaire venait d'exposer avec tout l'entraînement et toute la magnificence de ses plus beaux accents oratoires.

M. Carrière a eu le trop rare bonheur d'arriver à sa soixante dixième année sans avoir un moment cessé de mettre au service de l'Eglise une activité et une force d'esprit infatigables. On peut bien dire de lui qu'il est mort sur la brèche, les armes à la main; car six heures avant de rendre son âme à Dieu, il faisait ses préparatifs de voyage pour continuer à raffermir dans les séminaires les traditions de science et de piété du clergé catholique. Il n'a eu que le temps d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, de recevoir les derniers secours de la religion et de se placer, au moment suprême, sous la protection de la Vierge Marie et de Saint Joseph, son bien aimé patron.

Il s'est éteint le samedi 23 avril dans la religieuse ville de Lyon, sous les regards maternels de Notre-Dame de Fourvière, pour laquelle il avait professé toute sa vie la plus tendre dévotion. Cette perte inopinée a été une douloureuse surprise pour l'Eglise de France, où suivant le langage d'un de nos vénérables évêques : "Tout en demeurant dans la modestie de Saint-Sulpice, M. Carrière avait pris par sa science profonde et les hautes qualités de son caractère, une de ces places que peu de prêtres peuvent occuper."

A la cérémonie funèbre, célébrée d'abord à Lyon, puis à Paris, il a reçu les plus touchants hommages du clergé de deux des plus grands et illustres diocèses de France et de la catholicité, heureux l'un et l'autre d'avoir été formés à l'école de Saint-Sulpice; du clergé de Lyon qui est la seconde ville de France, par la foi et la charité, une ville catholique modèle, un arsenal providentiel d'où partent une foule de missionnaires et de religieuses, l'inépuisable obole du pauvre et du riche pour évangéliser le monde et consoler chaque jour l'Eglise par de nouvelles conquêtes; du clergé de Paris, qui s'applique avec la même ardeur et le même succès à consolider l'empire de Jésus-Christ dans le centre de toutes les civilisations et de toutes les gloires, à porter bien haut le drapeau de la vérité et du dévouement dans le foyer de toutes les erreurs et de toutes les misères. Mgr. l'Archevêque de Paris, en particulier, a tenu à honorer dignement son Vicaire Général, le

Supérieur de son grand séminaire et l'éminent théologien du dix-neuvième siècle.

M. Carrière laisse, en mourant, à côté d'un grand vide, un héritage propre à tempérer nos regrets. L'homme a disparu : mais le souvenir de ses vertus sacerdotales et ses riches trésors de science ecclésiastique restent.

L'ABBÉ LAMAZOU.

(Ancien rédacteur de *l'Ami de la Religion*.)

## LES TRAVAUX DES CHAMPS.

(Suite et fin.)

Un des plus vaillants soldats de la France, le maréchal Bugeaud, avait pris pour devise de la grande colonie africaine : *Ense et aratro : l'épée et la charrue* ; ajoutez-y, Messieurs, et il rajoutait lui-même : *Crux et ingenio*, la croix et le génie, et vous aurez un grand peuple, vous aurez la France telle que Dieu l'a faite et la veut : que ces quatre mots demeurent donc éternellement sa devise !

Ce n'est pas tout, Messieurs, notre époque, vous le savez, est profondément tourmentée : eh bien ! l'agriculture est une solution large, pratique et pacifique de la plupart des redoutables problèmes qui agitent notre temps.

Le vieux Caton, que je citais tout à l'heure, Pavait déjà remarqué : "Ceux qui se vouent à la culture n'ourissent pas de dangereux projets ; *minimeque male cogitant et sunt, qui in eo studio occupantur*." L'agriculture est ennemie des troubles publics, non-seulement par son intérêt, mais par sa constitution même : elle occupe l'homme loin des villes, loin des théories perversives et des dangereuses utopies ; elle ne le sépare point de sa famille, ni d'aucune des affections et des liens qui lui sont bons et chers ; elle ne l'éloigne que de ce qui est pernicieux à lui-même et à l'Etat. Ah ! on s'effraie depuis quelque temps de l'émigration croissante des campagnes vers les villes : on y entrevoit avec raison plus d'un péril pour la fortune agricole et pour l'état moral du pays : eh bien, seule de nos jours, l'agriculture ralentit du moins ce mouvement et combat les périls créés ici par la surabondance, là par le dépérissement.

Pascal a dit un grand mot : "Bien des malheurs en ce monde viennent de ce qu'on ne sait pas demeurer chez soi." Non, on ne le sait pas ; on ne le sait plus : ni le simple habitant des villages, que des rêves insensés arrachent à sa charrue ; ni les riches possesseurs de domaines qu'un injustifiable dégoût éloigne des salutaires occupations et des saines jouissances de la campagne, et livre aux tentations d'une opulente oisiveté.

Ah ! s'il m'était permis d'exprimer ici un vœu, je dirais aux descendants de ces familles qui ont si longtemps, parmi nous, possédé la terre : Pourqu岸, si l'industrie et le commerce ne vous conviennent point, ne seriez-vous pas de nobles, et même, si vous le pouvez, d'illustres agriculteurs ? Au lieu d'aller trop souvent traîner à Paris, dans les cercles ruineux du jeu et du plaisir, une vie si peu digne de vous, et jeter le reste de vos biens dans les abîmes du luxe, ne vaudrait-il pas mieux pour vous habiter honorablement vos terres, et pousser dans le pays ces racines profondes que les révolutions elles-mêmes ne sauraient arracher ? Oui, soyez fidèles au sol qui a fait votre nom et votre grandeur, et

le sol vous sera fidèle à son tour, et les populations vous béniront !

Et l'on ne verra pas se réaliser sur vous et contre vous cette terrible parole du Prophète : "*Auferetur factio lascivientium* ; la faction des hommes de plaisir sera éternellement inutile." (Amos, 6.)

Et maintenant, au nom de la religion aussi, je bénis l'agriculture.

La religion aime et honore tout ce qui atteste un effort de l'homme, et augmente son bonheur. Tout ce que vous avez exposé à nos yeux, dans ce concours, vient d'un acte de vertu volontaire, et tend à un acte de justice légitime. Même en ce monde, la récompense suit l'effort : et ces bestiaux ou ces matières, ces machines ou ces produits, représentent l'économie, l'intelligence, l'opiniâtreté courageuse, et aboutissent à une plus grande diffusion du travail intelligent et méritoire.

Ah ! si vous saviez combien ce qui vous améliore nous charme, et quelle passion porte un cœur d'évêque pour chacun de vos efforts ! Voilà la culture secrète qui nous plaît dans votre culture : voilà la semence et la moisson que la religion trouve à récolter dans les champs de vos âmes, où se préparent et se conçoivent toutes les utiles et laborieuses actions dont nous voyons ici les résultats glorieux.

Mais il est encore d'autres harmonies plus particulières, agriculteurs, nos chers amis, entre notre existence et notre foi.

Voulez-vous de la poésie ? N'est-ce pas l'église qui est la poésie du village : l'église, où vous allez le dimanche après le travail de la semaine, accompagné de votre compagne joyeuse, et de vos enfants tout épanouis dans leur robuste santé ; l'église, avec son seuil usé par vos pas, et plus encore par les pas de vos pères, avec son clocher qui se lève comme un doigt mystérieux pour montrer le ciel à la terre, sa cloche qui compte vos heures de la première à la dernière, son cimetière où dorment vos aïeux, sa place publique où vous jouez, enfants, où vous conversez, hommes, où vous prenez l'air et le soleil, vieillards, où vous causez, jeunes filles ; où passent les nouveau-nés et les morts, les berceaux et les cercueils, les mariés et les voiles blancs de la première communion. Entrez, entrez donc, laboureurs ; cette maison de Dieu, c'est la vôtre : le ciel s'y rapproche de la terre. De quoi se compose le culte sacré ? Qu'y trouvez-vous ? Tous les biens que Dieu donne à votre travail : nous offrons le pain, le vin ; nous versons l'eau sur le front béni des enfants, l'huile sur les membres défaillants des infirmes ; nous soumes vêtus de lin ; nous brûlons votre cire ; l'autel est paré de vos fleurs, et nous portons le nom de pasteurs comme vous.

Que dirai-je des fêtes chrétiennes et de leurs affinités mystérieuses avec vos travaux et vos champs ? Vos terres dorment pendant l'hiver : ainsi dormait le monde dans la nuit et le froid de l'erreur quand vint le Christ. Mais de même qu'à partir de Noël, le soleil avance dans nos cieux et le jour gagne, de même, à partir de la naissance du Christ, divin soleil des âmes, le jour de la vérité gagna sur la nuit de l'erreur ; puis Pâques vient au printemps, avec la résurrection de la nature.

Et ces autres fêtes si aimables, instituées pour appeler la divine bénédiction sur vos campagnes ; cette Fête-Dieu, qui fait marcher le Dieu du ciel dans les rues de nos villes et les sentiers de nos villages, par des voies semées de fleurs ; cette procession des Rogations qui

chemine en priant dans les champs, quand le printemps sourit et fait des promesses que l'automne ne tient pas toujours ! Touchante poésie du christianisme, Messieurs, que M. de Châteaubriand a si bien chantée !

Voulez-vous de l'histoire ? C'est l'Eglise qui, par ses moines, travailleurs infatigables, a défriché la France, je pourrais même dire l'Europe. Mais sans sortir de l'Orléanais, que de souvenirs monastiques se présentent à nous ! Regardez entre le Loiret et la Loire : ces campagnes, jadis marécages incultes et malsains, aujourd'hui plaines fertiles, vertes prairies, c'est à vos moines de Mici que vous les devez. Mici ! Fleury ! La Cour-Dieu ! Ferrières ! que de laborieuses conquêtes de la bêche et de la charrue sur l'inculte nature, rappellent ces noms florissants autrefois, aujourd'hui trop oubliés ! Mais, avant tout, c'est le christianisme qui a substitué peu à peu les pénibles travaux, protégés par un pouvoir juste et par une loi équitable aux violences, aux oppressions, qui paralysent toute agriculture en Turquie, en Afrique, en Asie, sur les trois quarts de la terre féconde, mais inculte, faute d'une société régulière qui l'habite. C'est le christianisme qui peu à peu, comme par degrés, a habitué l'homme à respecter dans son semblable : la vie, plus de meurtre ; — puis la liberté, plus de servitude ; — puis le droit, plus d'usurpation ; — puis la pureté de mœurs, plus de vices ; — puis le ciel et l'éternité ! et qui fait ainsi monter notre espèce du roi de Dahomay, qui écœuche ses semblables, à la sœur de charité qui panse leurs plaies : du Chinois qui expose ses enfants, à saint Vincent de Paul, qui recueille les enfants abandonnés ; du tas de huttes immondes des Indiens sans cesse menacés de la maladie et de la guerre, au groupe charmant du village français, propre, aisé, riant, où tous, pauvres qui deviendront riches, riches partis de la pauvreté, les uns qui acquièrent avec ardeur, les autres qui jouissent des biens acquis avec libéralité, tous s'aiment et s'entraident : idéal trop rare, hélas ! mais réel si l'Evangile était pratiqué !

S'il en est ainsi, ne demandez pas quels services un évêque peut rendre à l'agriculture. Vous semez du blé, je sème la paix et la vérité ; vous améliorez l'espèce bovine, je tâche d'améliorer l'espèce humaine. Vous élèvez les agneaux, j'essaie d'élever les enfants : je tâche en tous de faire des hommes. Les familles riches m'amènent leurs fils ; je tâche de faire des riches qui aiment les champs, qui pensent à les habiter, qui comprennent leur temps, qui pratiquent leurs devoirs, et s'occupent un peu plus des bœufs ou des moutons que des lièvres et des chevreuils. Les familles pauvres me confient leurs enfants ; mes frères et moi nous tâchons d'en faire des gens honnêtes, qui restent au village, en goûtent la simplicité, et sentent leur cœur ému au tintement de l'Angelus comme au battement du rappel. Oui, Messieurs, l'Eglise est aux âmes ce que le soleil est aux champs, ce soleil dont parlait si bien naguère un poète digne de ce nom (\*) :

C'était notre soleil, dans les travaux obscurs,  
Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs.

Oui, Messieurs, comme le soleil fait épanouir les fleurs et mûrir les fruits, ainsi la religion, par sa douce et mystérieuse influence, fait germer dans les âmes les plus précieuses moissons, toutes ces vertus qui, en même temps qu'elles fructifient pour la terre, fructifient

aussi pour le ciel. C'est pour cela qu'elle place, non pas seulement dans les villes opulentes, mais dans chaque village, un clocher, un presbytère, et dans ce presbytère, un agriculteur, l'agriculteur des âmes, celui qui est si bien nommé l'homme de Dieu, et qui est en même temps l'homme du peuple, parce que sa tâche, en ce monde, est de faire lever dans les âmes, même les plus humbles, les moissons de l'éternité.

Et qui n'a remarqué, Messieurs, que le Sauveur tire sans cesse ses enseignements, ses images, ses paraboles, des choses de la campagne et des travaux même de l'agriculture ? Il se compare lui-même à la vigne, et nous aux branches. Il n'est pas seulement le semeur céleste, il est la tige, il est la sève féconde : les apôtres de l'Evangile sont les ouvriers de la vigne du Seigneur : l'Eglise, c'est un grain de sénévé qui croît et devient un grand arbre : la tâche échue à chacun dans la vie, c'est une journée de travailleur ; la récompense après la vie, c'est le salaire après le travail du jour : ce monde où les méchants sont mêlés aux bons, c'est un champ où l'ivraie croît avec le bon grain ; le juge suprême qui fait l'éternelle séparation, c'est le laboureur qui vanne son blé dans son aire, recueille le froment dans ses greniers, et jette la paille au feu. L'homme inutile dans la vie, c'est le figuier stérile ; il est maudit. " Je vous ai posés, nous dit le Sauveur, pour que vous alliez et que vous portiez des fruits." Comme c'est l'usage de l'homme des champs, il emprunte des pronostics aux vents, au soleil, et lit dans le ciel les signes du temps ; il demande aux oiseaux, aux lis des campagnes de nous parler de la Providence ; il nomme, comme image des vertus et des vices, les boucs et les brebis, les loups et les renards, les serpents et les colombes ; il parle de la métairie et du fermage, des bonnes et mauvaises terres, des bons et mauvais serviteurs, de l'économiste infidèle. Il n'est pas jusqu'à la basse-cour des demeures rustiques et à ses plus humbles habitants qui ne lui fournissent d'aimables symboles. " Comme la poule, dit-il, rassemble ses petits sous ses ailes, combien de fois n'ai-je pas voulu vous ramener près de moi, et vous ne l'avez pas voulu ! "

Mais non-seulement l'esprit du Sauveur était sans cesse incliné vers la vie champêtre : lui-même à Nazareth avait travaillé pour les champs ; et le docte Bossuet nous apprend que dans les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens se souvenaient encore des charnues que le Sauveur avait faites.

Ainsi, Messieurs, comme le Dieu de l'Evangile est bien le Dieu de l'homme des campagnes, et la religion son amie, son guide et son soutien ! C'est elle qui lui explique l'origine et la loi du travail, qui l'adoucit en le réglant, par le repos trop méconnu du septième jour : loi prévoyante et compatissante, qui atteste à la fois la sagesse et la bonté du Créateur, et que réclament également les forces débiles du travailleur et les besoins de son âme immortelle. La religion lui enseigne la prière, et avec la prière, l'espérance : elle a des consolations pour toutes ses peines, et pour les rudes travaux de sa vie de meilleures récompenses encore que les plus riches moissons de la terre. C'est elle qui relève vers le ciel son front courbé sur la glèbe, et qui entr'ouvre devant lui un horizon plus beau encore que celui où disparaît à ses regards dans les rayons du soir le soleil couchant.

Ah ! Messieurs, qu'on fait de mal à l'homme des champs lorsqu'on chasse de son cœur les consolants

(\*) M. Victor de Laprade, de l'Académie française.

espoirs que la religion y dépose, de son toit les vertus qu'elle y inspire! Ah! qu'on ne nous fasse plus de cultivateurs irréligieux, impies! La religion et la nature s'en étonnent et s'en attristent également. Qu'un homme creuse un sillon et y jette la semence, cette portion de sa récolte précédente qu'il retranche de sa nourriture et de celle de ses enfants pour la confier à Dieu; qu'il fasse cet acte de foi sans jamais élever son regard vers Dieu qui fait tomber sa pluie et son soleil sur les moissons; qu'il soit placé sans cesse en face d'un Dieu, si visible dans ses œuvres, sans le voir, et des manifestations éclatantes de sa sagesse et de sa bonté, sans les bénir; qu'il interroge les vents du ciel et les entrailles de la terre, c'est-à-dire, le Créateur et la création dans leurs lois majestueuses et immuables; qu'il n'ait pas d'autres instruments que ceux mêmes de la Providence, les saisons, les astres, le soleil, les frimas, la germination universelle, la fécondité divine et intarissable de la nature elle-même; et qu'il soit un impie, je ne le puis comprendre!

Y a-t-il d'ailleurs un travail qui soit plus dans la dépendance immédiate de Dieu, et où l'impuissance personnelle de l'homme soit plus évidente? Que faut-il quelquefois pour détruire le travail et les espérances de toute une année? Fénelon le disait autrefois aux laboureurs des Flandres: "Une nuit froide, un orage, un rayon de soleil après un brouillard; c'est assez;" telle est l'agriculture. Ah! dans les villes, au milieu des travaux de l'homme, des merveilles de son industrie et de ses arts, je conçois qu'on se laisse étourdir par le bruit des machines, et que la main de l'ouvrier mortel dérobe au regard celle de l'ouvrier divin! Mais l'agriculteur, dans la solitude active et le silence animé de ses travaux, rencontrant Dieu à chaque pas, ne saurait pour ainsi dire penser qu'à lui: la sérénité du jour et le nuage, la sécheresse et la pluie le conduisent aussi naturellement à la première, que s'en détourne facilement le travailleur asservi et surmené de nos grands foyers, on serait tenté de dire de nos dévorantes fournaises industrielles. Aussi, l'industrie a des dates; l'agriculture n'en a pas, elle est contemporaine de la création. Que dis-je? elle a été créée par le Très-Haut lui-même: *Rusticationem creatam ab Altissimo*.

Ainsi, Messieurs, par le travail des bras, par les vertus du cœur, par la prière de l'âme, viendront s'asseoir sous le toit du cultivateur, qu'il soit riche, qu'il soit pauvre, la paix, la joie, la forte santé, la calme conscience, le tranquille bonheur, les douceurs de la famille, la simple sagesse, le *mens sana in corpore sano*, c'est-à-dire les plus précieuses bénédictions de l'homme; tous ces biens, qui sont l'apanage et la récompense du cultivateur honnête, la gloire pure de sa modeste et noble profession, et qu'il sera heureux et fier de transmettre à ses enfants comme un fidèle héritage. Ainsi paisible et content sous son toit rustique, le cultivateur ne rêvera pas pour ses enfants, rêve sitôt suivi de tristes déceptions, une autre condition, un autre bonheur: docile aux conseils de la sagesse et de l'expérience, il se gardera de jeter imprudemment ses fils et ses filles à la corruption des villes; mais leur mettant de bonne heure à la main la bêche, la charrue, la faucille, tous ces honorables instruments de la fécondité de la terre, de la légitime indépendance, et du bonheur de l'homme, il pourra leur dire: Je vous laisse ce que m'ont laissé mes pères: l'air natal, le toit, le champ, le travail, des

goûts simples, l'amour de Dieu et la paix du cœur! Précieux patrimoine! Puisse-t-il être gardé! Puissent les enfants comme les pères continuer à manier la bêche, la charrue, la faucille, à travailler aux champs, sous le ciel, sous le soleil, respirant à pleine poitrine l'air vivifiant et la lumière, face à face avec les merveilles de la nature et les beautés de Dieu! Ah! oui, Messieurs, cela vaut bien, pour la santé de l'âme et du corps, les rues étroites des cités, les fumées de l'usine, l'air étouffant des ateliers.

Honneur donc à la culture, quelque nom qu'elle porte, à quelques travaux qu'elle s'applique, quelques produits qui sortent de ses mains! Honneur aux hommes qui, la comprenant et l'appréciant dans sa dignité et ses services, s'y dévouent et l'encouragent, lui apportent, soit leurs bras, soit leurs capitaux, soit leur science et leurs méthodes, soit le glorieux encouragement de leurs prix et de leurs récompenses! Honneur à ces fêtes, à ces concours qui couronnent, qui stimulent, qui assurent les progrès par cette merveilleuse exposition des produits de l'agriculture, de ses procédés, de ses méthodes, de ses instruments, par cette mise en commun si noble et si chrétienne aussi des lumières et de l'expérience de chacun et de tous. Ah! qu'il fleurisse parmi nous, cet art antique et divin, source inépuisable de richesses nationales, qui donne à la patrie de robustes enfants, de forts soldats, et à la société des citoyens honnêtes et sûrs; barrière contre le désordre, garantie de la paix sociale: que tout l'encourage et le favorise, que tout en provoque la diffusion, les progrès, et la pratique et les fermes écoles, et les colonies agricoles, et les expositions, et les comices, et les cours ouverts pour l'enseigner dans nos grandes villes; et, pour ma faible part, je serai heureux que les leçons mêmes de nos séminaires pussent préparer nos prêtres un jour à répéter au besoin d'utiles enseignements dans les villages et à rendre ainsi aux populations laborieuses un service de plus.....

### Les Merveilles de la Vapeur.

Il avait eu sans doute une aurore bénie  
Le jour où de Ooster (1) le modeste génie,  
En lettres de métal sut couler l'alphabet;  
Car la pensée alors, fille Prométhéenne  
Brisait, en se levant comme une souveraine,  
Le joug de fer qui la courbait.

Ce fut un jour aussi d'éternelle mémoire,  
Le jour où de Culpé (2) doublant la roche noire  
Colomb de l'Atlantique explora les déserts;  
Car l'aïmant lui montrait sa belle Taprobane, (3)  
Monde d'or et de fleurs, perdu comme Ariane  
Par les solitudes des mers.

(1) Jean Laurent Coster naquit à Harlem, en Hollande, vers l'an 1370 et mourut vers l'année 1440. Les Hollandais lui attribuent l'invention de l'imprimerie. Mais la plupart décernent cet honneur à Jean Guttemberg né à Mayence en 1400; et c'est en l'année 1436 à Strasbourg, qu'on place généralement la naissance de l'imprimerie.

(2) Culpé, montagne d'Espagne, à l'extrémité de l'Andalousie, sur le détroit de Gibraltar.

(3) Taprobane, ancien nom de l'île de Ceylan, au sud de l'Indoustan, près du cap Comorin. Cette île, d'ailleurs très fertile, abonde en mines d'or et d'argent.

Ils furent beaux encor les jours où Galilée  
Sonda les profondeurs de la sphère étoilée  
Et du char des soleils arrêta les essieux ;  
Où des mondes Newton devina l'harmonie,  
Où Franklin, redoutable à toute tyrannie  
Put ravir leurs foudres aux cieux.

Après tant de moissons, l'intelligence humaine  
Crut avoir épuisé son fertile domaine.  
" J'ai touché du progrès les suprêmes confins,  
Disait-elle au flambeau palissant de ses veilles,  
Mon œuvre est accomplie, et l'arbre des merveilles  
N'a plus pour moi de fruits divins."

Ne savez-vous donc pas, fidèles fils de la femme,  
Que celui dont l'aurore est le regard de flamme,  
A d'éternels essors voué l'humanité,  
Et que vos pas iront de miracle en miracle  
Sans atteindre jamais jusques au tabernacle  
Où réside sa majesté ?

Aux outrages du temps s'il soumet la matière  
Il refuse au néant, même un grain de poussière,  
La tombe sous sa main n'est qu'un autre herceau,  
Et d'un monde vieilli quand la forme est usée,  
Il dilate au soleil la goutte de rosée  
Et fait naître un monde nouveau.

Aujourd'hui, la merveille à nos yeux accomplie  
Nous rappelle de Caux (1) la sublime folie ;  
Poètes, célébrons le triomphe des arts !  
L'onde, présent des cieux, sève de la nature,  
L'onde, des continents amoureuse ceinture,  
S'attelle au timon de nos churs.

La vapeur ! dans l'airain l'eau qui bout prisonnière  
En fumeux tourbillons assiége sa barrière ;  
Un mont s'écroulerait sous ce puissant levier ;  
Mais l'art en se jouant, par un nouveau prodige  
Maîtrise cette force immenso et lui dirige  
Comme l'arabe son coursier.

La vapeur ! la voilà qui dévore l'espace,  
Quel char de ses wagons égalerait l'audace  
Quand ils roulent lancés sur leurs réseaux de fer,  
Quand ni fleuves, ni rocs, ni monts aux larges crêtes  
N'arrêtent leur essor qui lasse les tempêtes  
Et les vautours aux champs de l'air !

Tantôt du haut sommet des montagnes cheues,  
Sur un pont gigantesque, étagé dans les nues,  
Ils franchissent des flots orageux ou dormants ;  
Tantôt dans les tunnels où s'éteint la lumière,  
Ils plongent, noirs démons, leur fumante crinière  
Avec d'horribles sifflements.

Voyez-vous sur les eaux ces vastes Bucentaures (2)  
Exhaler la vapeur comme des météores ?  
La mer veut résister aux nautiques géants :  
Mais de flots écumeux en vain elle les couvre,  
Leur nageoire de fer coupe la vague et s'ouvre  
Un chemin par les océans.

Tremble, fière Albion, sur ta rive alarmée,  
Ta rivale, demain, va jeter une armée.

(1) De Caux, né aux environs de Rouen, au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, auteur de plusieurs ouvrages en vers, se croyait supérieur à la plupart des poètes de son temps. On fit contre lui une épigramme terminée par ces vers :

De Caux prétend rimer, et c'est là sa folie ;  
Mais bien que ses vers durs, d'épithètes enflés,  
Soient de tout amateur chez Procope sillés,  
Lui-même il s'applaudit, et d'un ton téméraire  
Prend le pas au Parnasse au dessus de Molière.

(2) Bucentaure, nom d'un grand et magnifique vaisseau dont se servaient les Vénitiens tous les ans, lorsque le Doge faisait la singulière cérémonie d'épouser la mer le jour de l'Ascension. Les uns en font remonter l'origine à l'année 1311 et d'autres à 1177.

De tes mille vaisseaux que te sert le rempart ?  
Déjà le combat fume au pied du promontoire,  
Et Blücher (1) ne vient pas pour forcer la victoire  
A saluer ton léopard !

Mais, non ! la douce paix du monde est souveraine ;  
La paix donne aux beaux arts l'aurole sercine  
Qui les fait resplendir dans la postérité.  
Jalouse de remplir une tâche immortelle,  
La vapeur, à la paix demande sa tutelle,  
Car la paix c'est la liberté !

C'est le respect du droit, la justice et la vie ;  
Par la paix enfantée et par elle servie,  
O vapeur ! du progrès tu deviens le moteur.  
Du commerce du monde organe et providence,  
Tu fais germer de l'or, des épis, l'abondance,  
Sur les deux flancs de l'équateur.

L'éte peut consumer le fleuve dans nos plaines,  
Les zéphirs aliés suspendre leurs haleines,  
Par toi la moule tourne et moule le pur froment ;  
Ton souffle de Vulcain embrase les fournaises,  
Et tu rends à la nef échouée aux falaises  
L'empire du gouffre écroulant.

Par ton puissant secours l'art humain se déploie  
Et produit ces tissus d'or, de laine et de soie,  
Ornements merveilleux des salons opulants,  
Et ces riants tapis aux guirlandes fleuries  
Qui nous font admirer le gazon des prairies  
Sous les lustres étincelants.

Par toi de cent couleurs le cristal se colore,  
Par toi se fondent l'or et le bronze sonore  
Qui sonne la prière et la gloire et l'amour ;  
Par toi l'énorme pompe, au fond des mines sombres,  
Plonge pour boire l'onde à la coupe des ombres  
Et la vomir à l'œil du jour.

Mais ce n'est point assez de verser aux deux mondes,  
Aux lointains Archipels dispersés sur les ondes,  
Les trésors de la paix, les prodiges des arts.  
Pour être un digne roi de la nature entière,  
L'homme doit élever plus haut que la matière  
Son espérance et ses regards.

O vapeur, deviens donc le courrier des idées,  
Répands-les sur le monde en divines ondées,  
Ainsi que le nuage épanche l'eau des cieux ;  
De la plage lointaine entends la voix plaintive,  
Que par toi l'Évangile aborde toute rive  
Où l'homme encense de faux dieux !

Des sages, des savants agrandis la carrière,  
Aux plus obscures nuits va donner la lumière ;  
Tire la vérité des langes du sommeil,  
Fais briller la pensée et fais rouiller le glaive  
Afin que tout esprit jusques à Dieu s'élève  
Comme l'herbe vers le soleil... (2)

G. CHAUBET.

## AFRE.

(Suite et fin)

### IV.

L'étonnement d'Afre est facile à comprendre. La société antique n'avait rien fait pour la femme, et surtout pour la femme pécheresse. Mettez en présence d'Aspasie ou de Laïs, qui furent à Athènes ce qu'était Afre à Augsburg, un philosophe à qui elle dépeint le vide de son cœur, la fatigue, le dégoût qui se sont emparés d'elle, ce philosophe n'aura ni appui à lui offrir,

(1) Blücher, feld maréchal prussien, dont l'arrivée de ses troupes à Waterloo décida la victoire en faveur des alliés.

(2) Toutes les notes sont de la Rédaction de l'Echo.

ni consolation à lui apporter. Elle voudrait adopter une vie meilleure, le repentir lui est venu, mais nul ne lui tendra la main; ni les doctrines religieuses, ni les institutions de la patrie ne lui viendront en aide. Le sacrifice de ses richesses, sa rupture avec le vice, son entrée dans une voie de sacrifice et d'expiation ne seront sanctionnés par rien. Nulle voix ne s'élèvera pour plaider la cause de Laïs repentante. La société antique ignore la loi sublime du repentir; il est facultatif à chacun, en vertu de la liberté individuelle, mais il n'est ni un mérite ni une protection.

Comparez aux codes anciens, muets sur la doctrine du repentir, les pages de l'Évangile. A côté de la femme immaculée, de la Mère que la virginité couronne, se trouve la femme tombée, avilie, la pécheresse qu'un regard précipite aux pieds du Messie, à qui une parole donne un cœur nouveau, et qui, humiliée, vaincue, vient laver ses fautes dans ses larmes et racheter par ses remords les erreurs de sa jeunesse.

—Je suis coupable! dit Madeleine dans son cœur. Et, répondant à son intime pensée, le Maître dit à haute voix :

—Beaucoup de péchés lui sont remis...

Puis, comme si les flammes de l'amour coupable devaient se purifier à la flamme d'un céleste amour, il ajoute :

—Parce qu'elle a beaucoup aimé!

Ceux qui sont présents ne comprennent point encore l'élevation de ce langage et la raison de cette doctrine sublime : ils sont encore des *hommes de peu de foi*; mais laissez descendre sur eux l'Esprit Évangélique, et à leur tour commentant, appliquant les paroles du Christ, ils diront à toute femme déchue, à tout cœur dévasté, à tout âme troublée :

—Ayez confiance! beaucoup de péchés vous seront remis si vous aimez beaucoup!

Non-seulement le repentir efface le passé, mais il rend l'innocence au présent et dote l'avenir d'espérance. Il ramène l'honneur dans le cœur qui l'avait renié; la doctrine de la pénitence est celle de la régénération.

La religion chrétienne s'empare d'abord de cet aveu de la faiblesse : — "J'ai péché!" Quand elle l'a obtenu, elle fait entrer lentement, doucement dans l'âme avilie, elle lui infiltre pour ainsi dire le regret, en lui montrant de quelle grandeur elle est déchue, et de combien de misères et d'angoisses ont été mêlés ses rares plaisirs.

Au cri de l'humilité chrétienne : — "J'ai péché!" succède alors cet autre cri qui attire sur une tête coupable le torrent des eaux de la miséricorde divine :

"Je me repens!"

Tout est dit : l'œuvre la plus merveilleuse du catholicisme s'opère, la créature souillée, avilie, méprisée, se relève noble et digne; elle est la sœur de la vierge timide, de l'épouse chaste, de la mère vigilante. Elle devient l'objet des regards des anges eux-mêmes, une fête céleste célèbre sa justification.

Que cette femme repentie se nomme Madeleine, Marie l'Égyptienne ou Thaïs, elle peut approcher des pieds du Sauveur, partager avec les anachorètes les honneurs du désert ou courir au bûcher des martyrs! Il n'y a plus de pécheresse, mais une chrétienne qui deviendra une sainte.

Ainsi, dans la société antique, le repentir abandonné à ses propres forces ne rencontre qu'indifférence et dé-

laissement; dans la société chrétienne au contraire, il trouve appui, encouragement, glorification. Le Sauveur savait de quelle boue nous sommes pétris, et notre bassesse appelait sur nous l'effusion d'une bonté qui nous relève de nos chutes.

V.

Afre croit faire un rêve quand elle entend Narcisse lui répondre :

—Devant le Seigneur comme devant tous ceux qui croient à sa loi sainte, de l'heure où vous ferez partie de la famille chrétienne, nul ne se souviendra de la vie de la jeune idolâtre.

—Quoi! s'écria la courtisane en arrachant de ses cheveux les perles qu'on y avait enlacées, je ne vivrais plus de mépris et de honte! je cesserais d'être ce que je suis, une pauvre créature à qui on jette une nouvelle insulte avec une nouvelle louange! Je partagerais l'existence des femmes qui n'ont jamais aliéné leurs droits à l'estime!

—Oui, ma fille!

—Je ne connais pas le Sauveur dont vous me parlez, les paroles que vous dites me calment et me font du bien. Les mots de pardon, de repentir et de vertu prononcés dans cette maison et descendant jusqu'à moi, me semblent un incompréhensible mystère... Mais votre culte doit être le véritable, s'il se contente pour tout sacrifice de larmes et de regrets! Votre Dieu doit être le vrai Dieu s'il ouvre ses bras à ceux qui ont souffert...

Puis Afre, cédant aux mouvements impétueux de sa vive et mobile nature, quitte précipitamment l'évêque, et rentrant dans la salle où elle se tenait tout à l'heure avec ses suivantes, elle leur dit d'une voix entrecoupée par l'émotion :

—Venez vite! suivez-moi!... Quelle merveille et quelle rencontre... Ah! folles et misérables que nous sommes! Et saisissant l'une d'elle par la main, elle revient dans la chambre où Narcisse et son diacre Félix les attendaient en priant le Seigneur d'achever son œuvre.

Ministre du Pardon, dit Afre au saint vieillard, ces filles égarées par moi ont partagé ma vie dissolue; je te les amène pour que tu fasses briller à leurs yeux la lumière qui se fait en moi... C'est un évêque des chrétiens... ajouta Afre en se tournant vers ses suivantes. Il est venu vers nous, poussé par l'Esprit divin qui l'inspire; il m'a dit: croyez au Christ, et si vous êtes baptisée, vos péchés vous seront remis... Je veux croire, je veux changer d'existence et me repentir. Et vous?...

—Moi, répondit Euménia, j'ai souvent trouvé mes heures amères et j'aspire à goûter le repos.

—Vous êtes ma maîtresse, ajouta Digna, je suivrai votre exemple.

—Je vous imiterai, dit Euprèpia, et je suis prête à partager votre pénitence.

La scène qui se passa est impossible à rendre. Aux pieds de Narcisse se tenaient agenouillées les quatre pécheresses; dans cette maison qui retentissait tout à l'heure des sons voilés de la lyre et de la flûte ionienne, on n'entend plus que le bruit des sanglots, des aveux entrecoupés de larmes, des prières qui jaillissent des cœurs brisés et montent jusqu'au ciel pour en faire descendre des trésors de mansuétude et d'indulgence.

Il faut se peindre l'abîme dans lequel étaient tombées ces femmes pour comprendre avec quels élans, quels transports, quelle ferveur, elles adoptèrent la voie de salut qui leur était offerte, et l'espoir d'une réhabilitation à laquelle elles n'avaient jamais osé prétendre !

Les penchants mauvais des dégoûts, les souffrances les avaient dominées, abreuvées, harcélées ; plus elles embrassaient étroitement la croix qui payait la rançon de leur vie, plus elles adoraient le sang qui l'arrosa pour retomber sur elles en baptême, plus elles remontaient vers la justice et la charité.

La nuit s'écoula ainsi.

Dès que le jour parut, Afre courut chez sa mère.

## VI.

Hilaria habitait une maison silencieuse et solitaire. Le vide s'était fait autour de cette femme qui, dans sa jeunesse, avait abusé de tous les plaisirs. Elle traînait maintenant une vieillesse déshonorée, et la vie brillante et folle de sa fille lui faisait regretter davantage encore les temps où elle possédait à Chypre un palais incessamment rempli par une cour nombreuse. Elle n'osait plus regarder dans un miroir son front sillonné de rides et ses cheveux blanchis ; elle vivait morne, sombre, ne permettant pas au bruit des fêtes et des concerts d'arriver jusqu'à elle. Elle demeurait immobile à son foyer désert que ne sanctifiait pas le travail et que n'habitait pas la vertu.

Le sommeil même la fuyait, et pendant ses rares moments de repos, tous les monstres d'une effrayante mythologie passaient devant elle. La triple voix de Cerbère retentissait à ses oreilles, le masque de Gorgone couronné de serpents la fascinait de son regard pétrifié ; l'Hydre vomissait son venin à ses pieds ; il lui semblait que les Harpies lui déchiraient le cœur avec leurs ongles... La scène changeait, elle se trouvait debout sur un rivage désert, un nautonnier à l'œil farouche lui faisait signe de monter dans une barque ; elle voulait refuser, elle s'attachait désespérément aux rochers de cette plage aride ; mais le nautonnier l'appelait encore, elle céda, prenait place dans la nacelle ; et sans bruit, sans effort de rames la barque glissait sur un fleuve noir... Enfin, elle entra dans les demeures mystérieuses de la nuit et de la mort ; trois femmes décharnées, livides, aux yeux éteints, au visage ossifié, la regardaient avec un ironique sourire... En la regardant, elles travaillaient avec une activité fiévreuse ; l'une couvrait de ses fils noirs la quenouille de sa sœur, l'autre filait en toute hâte, la troisième, ouvrant ses ciseaux, se tenait prête à couper le fil...

Et Hilaria demandait grâce avec des cris et des pleurs.

Qu'avait-elle à regretter pourtant en abandonnant la vie ?

— Rien, si ce n'est la vie elle-même. Puis les tortures du Tartare l'épouvantaient ; la prêtresse de la folie se demandait ce qu'elle aurait à répondre au juge des Enfers.

Elle était plongée dans un douloureux sommeil qui lui présentait les plus effrayantes images, quand elle se réveilla, en sentant autour de son cou les bras caressants de sa fille et les larmes dont elle inondait son visage.

— O ma mère ! ma pauvre mère ! dit la jeune fille.

— Qu'as-tu ? demanda la Cypriote en la serrant sur son cœur.

— Je suis sauvée ! s'écria Afre, sauvée ! comprends-tu ce mot ?

Alors elle lui raconta l'arrivée de Narcisse et de Félix qu'elle a pris pour des étrangers venant lui demander une place à sa table, et les faciles plaisirs dont sa maison était le théâtre, sa confusion en apprenant le rang et la dignité du vieillard, le changement soudain qui s'est opéré en elle et les promesses de l'homme de Dieu.

— J'accours vous convier au même bonheur ! reprend Afre en baignant de pleurs le visage d'Hilaria qu'elle tient embrassée. Que la même sentence d'absolution nous purifie ! que nous entrions ensemble dans la société des chrétiens.

— O ma fille, répond Hilaria, toi que j'ai enfantée au malheur, que j'ai mise au monde dans ma terre maudite où l'on fait de l'impudeur un mérite et une gloire, es-tu donc destinée à me donner cette vie nouvelle dont tu parles avec enthousiasme et à laquelle j'aspire à mon tour ?

— Croyez et vous serez sauvés ! repentez-vous et il vous sera pardonné... voilà tout ce que m'a dit l'évêque ; je me repens et Dieu m'absout.

— Puisse un pareil bonheur m'être accordé ! dit la mère.

— Ce soir, je vous amènerai Narcisse et Félix... on les poursuit ; pour eux ma brillante maison ne serait point un sûr asile.

— Daigneront-ils venir sous mon toit ?

— Ils me l'ont promis.

— Et savent-ils qui je suis ?

— Que suis-je moi-même ? dit Afre avec humilité. C'est dans cette condescendance qui ne fait exception de personne qu'étale le triomphe de leur religion.

— Supplie-les, prie-les à genoux s'ils refusent d'apposer des paroles d'espérance à une vieillesse désespérée.

— Soyez sans crainte, leur seule mission est de consoler et de régénérer.

— Va donc ! et demande à leur Dieu, que tu connais déjà, qu'il daigne changer une âme criminelle.

Afre quitta sa mère et regagna sa demeure.

Dans la pièce la plus retirée de son palais, la jeune femme et les suivantes écoutèrent pendant tout le jour les instructions du saint Evêque. La nuit venue, le pontife et Félix se rendirent avec elles dans la maison d'Hilaria.

## VII.

Quelle joie et quelle bénédiction entrèrent avec le saint Evêque dans cette demeure désolée. Si les remords d'Afre et l'exaltation de sa ferveur de néophyte devenaient un triomphe pour la foi, les ardentes aspirations d'Hilaria vers cette source sacrée de purification ne touchaient pas moins le cœur. Elle avait tout connu dans la vie, cette femme flétrie que le désespoir envahissait à mesure que le poids des années s'appesantissait sur sa tête. Semblable à ces oiseaux malfaisants que Virgile nous dépeint souillant tout ce qu'ils touchent, le mépris avait flétri toutes les fleurs comme toutes les affections de son existence. Il lui avait été permis de toucher aux fruits de tous les arbres de ce monde, hors à ceux qui se nomment : estime et honneur ! Elle avait pu vider toutes les coupes, hors celle du respect des autres auquel elle n'avait point droit, puisqu'elle ne s'était pas respectée elle-même. Aussi, pour ces femmes

tombées, quel rafraîchissement, quel éblouissement, quel avenir, quelle vie nouvelle que celle qui maintenant les attendait. Il y a dans les promesses que leur fait Narcisse un imprévu qui les précipite à genoux et les fait spontanément chrétiennes.

Mais la *Dépende* ne justifierait pas son nom si à cet étonnement, à ce renouvellement du cœur ne se mêlait quelque chose qui rentrât davantage dans les idées du temps, et s'accordât avec des siècles où le merveilleux du catholicisme succédait au merveilleux de la fable. De même que certains usages tenant aux mœurs antiques ne furent pas brusquement supprimés : de même, dans la crainte d'effrayer par un spiritualisme absolu les catéchumènes craintifs et leur faire concevoir plus facilement des vérités abstraites, le bien comme le mal furent personnifiés, anges et démons prirent une figure nettement accusée, les vertus et les vices devinrent des créations à part.

S'agit-il de peindre la lutte d'un bon contre un mauvais principe, de rendre les combats que soutient un cœur dans lequel le repentir fait une brusque invasion, mais qui s'effraie cependant encore des difficultés qu'il devra vaincre. Le démon n'est plus seulement un esprit de ténèbres, instigateur de pensées que doivent suivre des fautes, il intervient d'une façon directe, argumente, contredit, prend tous les aspects comme le Prothée antique. Au lieu d'expliquer et d'analyser froidement les réflexions qui se heurtent dans une âme indécise, d'étudier minutieusement et psychologiquement l'état d'une créature qui se débat et qui flotte entre le bien qui l'attire en haut et le mal qui redemande sa proie, les légendaires qui écrivaient pour de nouveaux convertis, pour un peuple enfant, pour des hommes habitués à la représentation de toutes les passions comme de toutes les vertus, ont hardiment personnifié sous la figure du démon la résistance des penchants mauvais contre les allocutions plus nobles de la vertu. Les analyses métaphysiques des passions se sont changées en une action vivante et dramatique.

Aussi voyons-nous dans la légende de sainte Afre, cet esprit rebelle entrer en lutte avec la convertie dont l'âme lui échappe. La pécheresse demande le baptême ; Satan ne veut pas abandonner une conquête sur laquelle il a des droits anciens ; il la réclame, il étend la main pour la saisir...

Sous l'apparence d'un Ethiopien hideux, sombre, farouche, dont le corps est rongé par une lèpre vive, emblème des vices qui dévorent la créature livrée à ses instincts pervers, il s'adresse à Narcisse avec un gémissement :

— Pourquoi m'enlèves-tu les âmes que j'ai gagnées ?

Alors commence entre l'évêque et le démon une discussion conservée dans les vieux textes. Les questions religieuses y sont longuement traitées, et le démon ayant confessé la divinité du Christ son ennemi, réclame de nouveau Afre comme son bien.

— Je rends à Dieu sa créature ! répondit Narcisse.

— Et moi aussi, je suis sa créature ! Rends-moi donc aussi à mon créateur !

Klopstock avait-il entendu ce cri qui vous touche, de quelques livres qu'il soit sorti, quand il créa *Abbadona*, l'ange maudit qui, du sein de cet enfer, se repent de son crime et aime le Dieu qui le châtie justement ?

Le démon veut une âme, une âme à perdre et à torturer plus tard ! Mais Afre a vu la lumière divine, Nar-

cisse triomphe de l'Esprit de ténèbres qui se venge de sa défaite en étouffant le monstre qui défendait l'approche de la fontaine des Alpes-Julienne, et le lendemain, quand les grands mystères ont été signalés à ces femmes, l'eau du baptême coule sur leurs fronts humiliés ; et dans cette maison, jadis asile mystérieux du crime, tout semble maintenant rayonner de pureté et d'innocence.

## VIII.

Afre est entrée dans son palais. Elle a dépouillé ses ornements profanes, elle prie, elle pleure, elle maudit le passé. Elle a ordonné à ses esclaves de fermer les portes et d'interdire l'entrée de son appartement. Mais la Cypriote n'a pas le droit de se refuser à une célébrité qui lui fait maintenant horreur ; ses convives habituels veulent la voir, ils la demandent en vain ; les serviteurs obéissent aux ordres qu'ils ont reçus et refusent de les introduire. Ils insistent, et leur audace ne reculerait pas devant une nouvelle insulte envers la courtisane, quand Afre qui les entend prend une résolution subite, et, franchissant le seuil de la salle dans laquelle ils sont résolus à l'attendre, elle paraît à leurs yeux, non plus dans tout l'éclat d'une somptueuse parure, mais pâle, les yeux rougis par les pleurs, vêtue d'un sombre et rigide costume.

— Qui demandez-vous et que venez-vous voir ? leur dit-elle. Afre est morte ! Sa maison est muette ! Jamais plus vous ne vous assierez à sa table, et le son des lyres mélodieuses ne s'entendra plus dans sa demeure. Sortez donc ! De ma jeunesse flétrie et de mes égarements le repentir est enfin sorti pour me relever à mes propres yeux !

Cette apparition soudaine, le changement qui s'est fait en elle causent à ces hommes une sorte d'effroi. Ils abandonnent cette maison et se demandent les uns aux autres quelle cause peut avoir si brusquement changé la vie de cette femme. Tandis qu'ils passent en revue les motifs ou les caprices auxquels elle obéit, Afre a pris une grande décision.

Elle appelle ses suivantes, leur ordonne de porter sur une place voisine tous les objets qui lui retracent sa vie passée. Elle y ajoute ses parures, ses manteaux de pourpre, ses robes Tyriennes, ses gazes de Cos, ses bijoux, ses essences qui valaient le poids même des perles, et quand ce sacrifice, que la femme hier coupable faisait au Dieu qui l'avait purifiée, fut préparé, elle prit une torche et mit elle-même le feu au bûcher.

Quelques heures plus tard elle fut mandée chez le gouverneur.

— N'êtes vous pas Afre la courtisane ? lui demanda-t-il.

— Je suis Afre, la chrétienne, répondit-elle.

L'insulte répondit à sa profession de foi, on lui jeta les hontes de sa vie au visage pour lui persuader qu'un Dieu, dont l'essence est la pureté, ne pouvait appeler à ses autels une créature comme elle. Elle resta calme sous le mépris et se contenta de répondre :

— Le Christ m'a pardonné !

Le soir même un second bûcher s'allumait dans la ville d'Augsbourg ; cette fois, il ne consumait pas les richesses de la fille de Chypre, mais le corps de la femme repentie, dont le Seigneur daignait faire une martyre.